

# LE DYNAMITEUR

FEUILLETON DE L'ABEILLE

## ENVOYE ICI POUR LA REUNION

### La Fin de la Morgue

### DECES

—Non, répondit le docteur, non point la mort pour vous. Il nous est permis de briser le vaisseau fait, mais pas celui sans défaut. Non, votre mère nourrissait un espoir différent, que j'ai repris pour moi-même. Je vois la jeune fille devenue jeune femme, le plan se réaliser, la promesse... Je ne puis me résoudre à arrêter un développement si vivant et si charmant. Votre mère, ajouta-t-il en changeant de ton, projetait un mariage entre vous et moi.

A ces mots, je ne pus, je le crains bien, lui cacher l'aversion qu'il inspirait car il se hâta de me tranquilliser.

—Rassurez-vous, Azenath, reprit-il. Bien qu'ayant passé ma vie courbe nuit et jour sur mes croûtes, je connais les rêves enchantés du printemps de la vie; la jeunesse réclame le bonheur comme un droit. Je n'ai pas oublié tout cela; chaque chose viendra en son temps. Mais à présent considérez ceci: vous êtes sans appui; le seul ami qui vous reste est ce vieux chercheur, vieux quant à l'expérience, jeune de cœur. Répondez à une question, une seule: Êtes-vous encore maîtresse de votre cœur et de votre volonté?

Je répondis en balbutiant: mon cœur, je pensais le lui avoir dit, avait suivi mes parents dans la tombe.

—C'est bien, dit-il. Le sort a voulu que je fusse souvent, trop souvent appelé à rendre des services semblables à ceux de cette nuit. Personne, dans l'Utah, ne peut arriver à un dénouement plus doux et plus rapide, et cela m'a procuré une certaine influence que je mets maintenant à votre service. Je vais vous envoyer en Angleterre, dans la grande ville de Londres, pour y attendre le fiancé que je vous ai choisi. Ce sera un de mes fils, beau jeune homme d'un âge répondant à votre. Puisque votre cœur est libre, vous pouvez bien me faire la seule promesse que j'exige de vous en retour de grands sacrifices et de dangers plus grands encore: promettez-moi d'attendre l'arrivée de ce fiancé avec la fidélité scrupuleuse d'une épouse.

Je restai quelque temps muette. J'avais toujours entendu dire que les unions du docteur avaient été stériles, et cette pensée me jetait dans une perplexité extrême. Mais j'étais seule, seule dans cet affreux pays; l'expectative d'une évocation, d'un mariage heureux peut-être, c'en était assez déjà pour réveiller en moi quelque lueur d'espoir. Enfin j'acceptai sa proposition.

Mon consentement parut lui causer une joie plus vive que je n'aurais pu raisonnablement m'y attendre.

—Vous allez voir, s'écria-t-il, vous allez juger par vous-même!

Et, passant rapidement dans la chambre voisine, il en revint avec un portrait à l'huile assez grossièrement peint. C'était celui d'un homme de l'âge de quarante ans plus jeune que le docteur, mais en qui ce dernier était parfaitement reconnaissable.

—Comment trouvez-vous cela? demanda-t-il; c'est moi-même quand j'étais jeune. Non, ils... non ils n'ont rien de commun, mais il est plus beau, et plus c'est un homme d'intelligence supérieure, un homme qui unira les passions de la jeunesse au calme, à la dignité, à la vigueur de l'âge mûr, un résumé de tous les talents, de toutes les facultés humaines... dites, n'y a-t-il pas là de quoi satisfaire les vœux ambitieux d'une jeune fille?

Je lui dis que je ne pouvais rêver autre chose, car j'étais émue à la vue d'un amour paternel aussi ardent et profond; mais au moment même où je prononçais ces paroles, je sentais une révolte terrible gronder dans mon cœur. Je l'avais en horreur, lui, son portrait et son fils, et si je n'avais pas eu devant les yeux la mort ou un mariage mormon comme seule alternative, je n'aurais jamais consenti à cet odieux marché.

—Je vois, reprit-il, que je n'ai pas compté vainement sur votre bon sens. Prenez maintenant quelque nourriture, car vous avez un long chemin à faire.

Il quitta la chambre et revint bientôt avec toute une brassée de grossiers vêtements.

—Voici, dit-il, qui servira à vous déguiser. Je vous laisse à votre toilette.

Ces habits avaient probablement été ceux d'un garçonnet de dix-sept ans assez mal bâti; ils gênaient terriblement mes moindres mouvements. J'avais à peine eu le temps d'accoutrement quand le docteur rentra, ouvrit une fenêtre de derrière, m'aïda à me

glisser dans l'espace étroit entre la maison et les rochers qui la dominaient et me montra une échelle de fer scellée dans la pierre.

—Montez, me dit-il vivement. Quand vous serez au sommet, marchez, aussi loin que vos forces vous le permettront, à l'ombre de la fumée. Elle vous mènera tôt ou tard à un ravin; entrez-y, et vous y trouverez un homme avec deux chevaux. Vous lui obéirez aveuglément. Et surtout, soyez muette! Allez, et que le ciel vous protège!

La montée fut facile. Arrivée au sommet du rocher, j'eus devant les yeux une longue déclivité, absolument nue sous la lumière de la lune; sachant que ces déserts étaient peuplés d'espions, je me hâtai de dérober mes mouvements sous l'épais rideau de fumée. Il protégea les premières étapes de mon aviation et me conduisit inaperçue au ravin désigné.

Là, comme on me l'avait annoncé, je trouvai un homme sombre et taciturne, gardant deux chevaux de selle, et pendant toute la nuit, nous marchâmes silencieusement par les sentiers les plus reculés et les plus périlleux de la montagne. A l'aube, nous nous réfugiâmes dans une caverne humide et ténébreuse où nous restâmes cachés tout le jour; et le soir, comme la dernière clarté disparaissait à l'occident, nous reprîmes notre route. Vers minuit nous nous arrêtâmes de nouveau, dans une prairie, au bord d'un ruisseau, où il y avait un rideau d'arbustes qui nous dérobaient à la vue. Mon guide alors prit dans ses bagages un paquet qu'il ne tendit en me disant de changer de nouveau de costume. Le paquet contenait un de mes vêtements de jeune fille, qu'on avait pris chez nous, et, de plus, un peigne et du savon. La surface calme d'une petite mare me servit de miroir de toilette.

Lorsque je fus habillée, le guide me donna une valise qui contenait, me dit-il, l'argent et les papiers nécessaires. Il m'apprit que j'étais arrivée sur les confins de l'Etat de Wyoming, et que je n'avais qu'à suivre le ruisseau jusqu'à la station de chemin de fer, à un demi-mille de là.

—Voici, ajouta-t-il, votre billet jusqu'à Council Bluffs. L'express passera dans quelques heures.

Là-dessus, sans un mot d'adieu ni un salut, il retourna sur ses pas. Trois heures plus tard, j'étais installée dans un compartiment du train qui filait vers l'est en mugissant à travers les gorges et les tunnels de la montagne. Le changement de paysage, le sentiment de ma fuite rapide mêlé à la crainte d'une poursuite encore possible, et plus encore la véritable magie de ce moyen de transport hier encore inconnu, éloignèrent de mon esprit toute idée de logique ou de mélancolie.

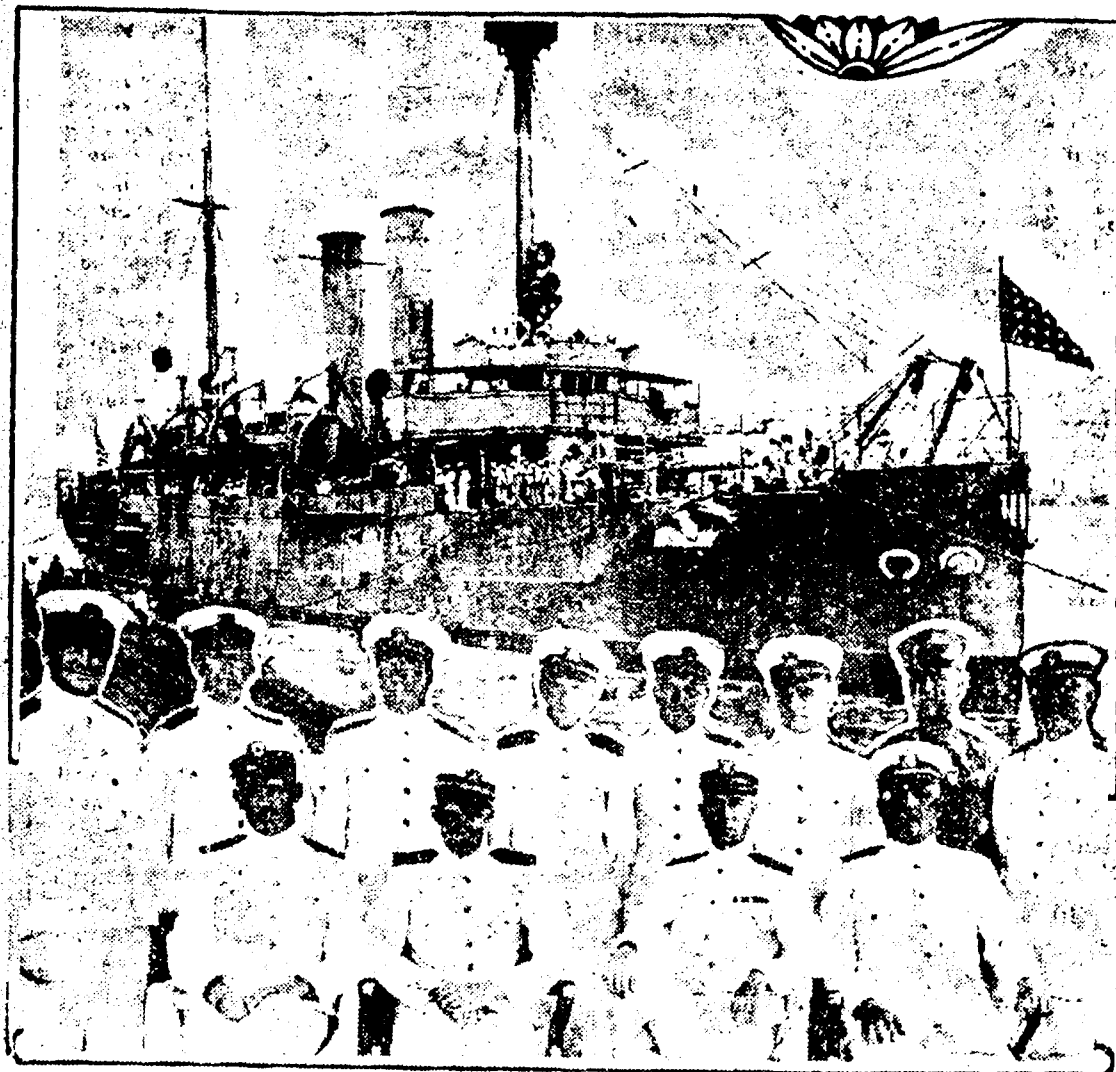
J'examinai le contenu de la valise: j'y trouvai une somme considérable en or, des billets de chemin de fer et un itinéraire jusqu'à Liverpool, plus une longue lettre écrite par le docteur où il m'indiquait le nom que je devais prendre, les renseignements que je devais fournir sur mon identité, avec la recommandation du silence le plus strict et l'ordre d'attendre fidèlement son fils. Tout cela avait été préparé de longue main: il avait compté sur mon consentement, et même, chose horrible, sur la mort volontaire de ma mère.

Ma haine pour ce soi-disant ami, mon aversion pour son fils, ma révolte contre l'existence qu'on m'imposait étaient maintenant arrivées à leur paroxysme. J'étais abattue au dernier degré, quand une dame charmante lui conversation avec moi. Je m'accrochai à cette consolation inespérée, et bientôt je me surpris lui contant étourdiment l'histoire contenue dans la lettre du docteur: j'étais une certaine miss Gould, de Nevada City, me rendant en Angleterre auprès d'un oncle; je lui dis mes ressources, mon âge, et ainsi de suite, jusqu'à ce que j'eusse épuisé mes instructions; puis comme la dame continuait à me harceler de questions, je brodai des détails à ma fantaisie, lorsqu'un monsieur s'approcha de moi et m'adressa poliment la parole:

—Miss Gould, je crois dit-il. S'excusant ensuite auprès de la dame en se donnant comme mon tuteur, il me mena sur la plate-forme d'avant du Pullman.

—Miss Gould, me dit-il à l'oreille, est-il possible que vous vous croyiez en sécurité? Une seconde inscription de ce genre vous ramènerait dans l'Utah. Si donc cette dame vous adresse de nouvelles questions, vous lui répondrez en ces termes: Madame, vous m'obligerez en me laissant choisir les gens avec qui je veux lier conversation.

Hélas! je dus obéir. Pendant toute cette longue journée je restai silencieuse et refoulant mes larmes. Ceci pour vous donner une idée de ce que fut mon voyage. Dans le train, à l'hôtel, à bord des steamers, partout et toujours les personnes les plus diverses, homme ou femme, riche ou pauvre, s'élevaient en protecteurs ou devenaient des espions observant mes moindres gestes et réglant la conduite à tenir. Ainsi je traversai les Etats-Unis, ainsi je traversai l'Océan sous le regard de l'Oeil mormon, et quand enfin un



Le croiseur Galveston est arrivé dans le port dimanche pour prendre part à la réunion des Contingents. C'est un chic petit bâtiment. Nous avons ici l'état-major du bord. En bas, de gauche à droite: Lieut. E. T. Woodbridge, enseigne de vaisseau J. C. van Cleve; capitaine R. E. Pape, commandant du croiseur, et le Lieut. L. H. Wentworth. Debout: Lieut. L. K. Cleveland, Lieut. G. M. Rembert, Lieut. Com. W. A. Reidel, commandant en second; enseigne de vaisseau C. F. Erch; Lieut. H. A. Sawler; Lieut. J. T. O'Connell, médecin; Lieut. E. E. Mann et Lieut. G. C. Watkins.

cab me déposa à la porte de cet hôtel garni d'où vous m'avez vue fuir ce matin, j'avais depuis longtemps renoncé à la lutte comme aussi à l'espoir.

Un feu était allumé dans ma chambre, qui donnait sur le jardin; il y avait des livres sur la table, des vêtements dans les commodes, et c'est là, je dirais presque avec bonheur, à coup sûr avec résignation, que je vis s'écouler les semaines et les mois. Parfois l'hôte me m'emmenait pour une promenade, mais jamais il ne me fut permis de sortir seule. Voyant d'ailleurs qu'elle aussi était courbée sous cette terreur universelle de l'Oeil trop vert, j'éprouvais à son endroit un peu de pitié pour m'insurger contre elle. Cependant j'essayais loyalement de préparer mon esprit à de prochaines fiançailles. Le jour n'était pas éloigné où mon futur mari devait me rendre visite, et la crainte ne moins que la gratitude m'obligeait à lui faire accueil. Un fils du docteur Grierson devait en tout cas être jeune, et il n'était pas improbable qu'il fut beau. Avec le temps je m'accoutumai à l'idée, bien plus, je devins impatiente de voir arriver le jour de l'entrevue. Dans la monotonie et la solitude de mon existence, c'était le seul jour qui m'était ouvert sur l'horizon de l'avenir. Enfin j'avais si bien pénétré et préparé ma volonté que je commençai à concevoir des craintes d'un autre genre. Si je ne parvenais pas à plaire? Si cet amoureux inconnu se détournerait de moi avec mépris?

Le jour venu, je mis un temps considérable à ma toilette. Ma tâche terminée, je me trouvais en proie à une impatience fiévreuse mêlée de crainte. L'amour, je le sais, ne peut exister sans un objet connu; et cependant quand j'entendis le visiteur monter l'escalier, le tumulte de mes espérances était tel que l'amour même n'eût pas désavoué sa parenté étroite avec ce sentiment. La porte s'ouvrit, et ce fut le docteur qui entra. Je crois que je poussai un cri perçant; je sais du moins que je tombai sans connaissance sur le sol.

Lorsque je repris mes sens, il était penché sur moi, comptant mes pulsations.

—Je vous ai effrayé, dit-il; une difficulté imprévue, l'impossibilité de me procurer une certaine drogue dans toute sa pureté, m'a forcé d'arriver à Londres sans encore être préparé. Je regrette de m'être présenté devant vous sans ces futilités attraites qui à vos yeux ont sans doute une grande importance, mais qui pour moi n'en ont pas plus que la goutte d'eau tombant dans l'Océan. La jeunesse n'est qu'un état passager et je la rappellerai aussi rapidement que je l'ai vue fuir. Car, Azenath, je puis à présent vous prendre pour confidente. Depuis l'âge le plus tendre, j'ai consacré toute mon ardeur et mes forces à la réalisation d'une tâche ambitieuse; aujourd'hui, l'heure du succès est proche. Dans ces pays nouveaux où je me suis si longtemps confiné, j'ai réuni les ingrédients indispensables; ce qui était un rêve prend corps et devient une réalité, et lorsque je vous offrirai pour mari un de mes fils, ce n'est là qu'une figure. Ce fils, ce mari, Azenath, c'est moi-même... non pas comme vous me voyez en ce moment, mais rentré en possession de la jeunesse. Vous me croyez fou. C'est la prévention habituelle de l'ignorance. Je ne discuterai pas, je laisserai parler les faits. Lorsque vous me verrez purifié, rajeuni, renouvelé,

—A Suivre

Paris est la seule ville du monde où il existe des bains publics pour les chiens.

### Une Invention Française

**LA TÉLÉPHOTOGRAPHIE**

Dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, la Société nationale d'encouragement au bien a remis ses récompenses pour l'année 1923.

La grande médaille d'or, quelque chose comme le prix Nobel français, a été remise à M. Edouard Belin, l'inventeur du merveilleux héliographe, l'appareil à transmettre télégraphiquement dessins, écriture et photographies.

Parmi les titulaires précédents de cette haute récompense, on relève les noms de MM. Farman, TOLLIER, Branly, Ader, Cléme, Broton.

La cérémonie était présidée par M. Henry Paté, haut-commissaire de l'éducation physique au ministère de la guerre, assisté de M. Charles Couyba, ancien ministre, président de la société. Tous deux prirent la parole. Puis, M. Bon, secrétaire général, lut le rapport moral de la société. M. Guillin, vice-président du conseil municipal de Paris, et M. Georges Raphaël Lévy, membre de l'Institut, sénateur de la Seine, prononcèrent des discours fort applaudis.

On lut ensuite le palmarès et les lauréats vinrent chercher leurs médailles et diplômes. Parmi la longue liste des personnes récompensées, on relève les noms de Maneyrol, Sadi Lecointe, lieutenant Thoret, adjudant Folny, aviateurs. Le docteur Bousnang, auteur d'un vaccin qui donne de beaux succès chez certains tuberculeux; le docteur Polak, qui apporta de grands perfectionnements aux appareils d'optique et d'ophtalmologie; le docteur Vernes, dont le "Martin" a signalé les remarquables travaux sur la syphilis, grâce auxquels cette terrible maladie pourra être traitée logiquement, scientifiquement et qui est appelée à disparaître dans quelques années, lorsque les organisations nécessaires seront réalisées; MM. Constantin, Daloz et Joesel, inventeurs du bateau à hélice propulsée par le vent; Chaudy, inventeur du visiophone, etc. (médailles de vermeil).

Des diplômes avec bourses ont été remis aux élèves les plus méritants des écoles de Paris, en tête duquel venait: M. Jourdan (école de physique et école industrielle), M. Courbet (école municipale professionnelle) et M. Guillemat (école Estienne).

Après un fort beau concert, M. Edouard Belin fut invité à faire une conférence sur ses propres travaux.

M. Edouard Belin revint d'Amérique où il avait été montrer au journal "The World" de New-York, l'emploi de ses appareils dont ce grand quotidien a acquis l'exclusivité pour les Etats-Unis.

M. Belin avait déjà réalisé en Amérique différentes expériences. Elles ont encore une fois, parfaitement réussies en utilisant les lignes téléphoniques ordinaires et même par sans fil.

La téléphotographie est arrivée à un degré de perfectionnement inouï; les photographies projetées l'ont démontré. Elle trouve une utilisation inattendue pour les langues chinoises et japonaises, qui emploient une écriture figurée, fort compliquée à transcrire en chiffres pour la télégraphie courante.

Nous sommes, paraît-il, à la veille d'un service de téléphotographie par sans-fil entre Paris, Lyon et Strasbourg.

Le sous-secrétariat des P. T. T. va permettre ainsi au public d'envoyer, avec la rapidité d'un télégramme, des textes, schémas, même des dessins, schémas utiles en industrie, en science, etc.

Grâce à l'invention de M. Edouard

Belin, un quotidien de New-York pourra reproduire le matin la photographie d'un événement ayant eu lieu en France la veille au soir, absolument comme le "Matin" peut actuellement publier le lendemain la photographie des scènes prises la veille en Amérique.

L'inventeur a laissé entrevoir la réalisation prochaine de la vision à distance.

Il a terminé en remerciant le "Matin" qui l'a tant aidé pour la réussite de ses idées, et les collaborateurs dévoués, contremaîtres, chefs de laboratoire, ouvriers qui l'assistent dans ses travaux.

M. Couyba a promis deux médailles l'an prochain aux deux principaux collaborateurs de M. Belin, et l'assistance a fait une ovation au grand inventeur français, si modeste et si attaché à son pays, qui a toujours refusé les offres qui lui furent faites; d'aller travailler à l'étranger.

Toute la salle a réclaté par acclamation: "La Légion d'honneur à Belin!" Le croit-on? Edouard Belin n'est pas déceuré.

**CHIFFRE FANTASTIQUE**

Berlin.—On annonce, aujourd'hui, qu'il y avait en circulation, le 1er avril, 5,500,000 millions de marks.

**COMME ELLE VOUDRA**

La dame.—Je voudrais voir votre papa.

Le petit garçon.—Je crains que vous ne puissiez le voir actuellement.

La dame.—Je veux le voir tout de suite.

Le petit garçon.—C'est différent. Si vous voulez monter, papa prend son bain.

**PAS D'OBJECTION**

Marguerite.—Mais, papa, je ne vois pas pourquoi tu ne veux pas que j'épouse Henri?

Le père.—Mais ce garçon n'a rien, ma fille.

Marguerite.—Oh, ne dis pas cela, papa; il a de beaux yeux, de belles dents et une bouche qui embrasse si bien!

**COMMENT CA S'EST FAIT**

—Mais pourquoi l'as-tu demandé en mariage?

—Je ne l'ai pas demandé, c'est elle.

—Mais pourquoi n'as-tu pas refusé?

—Je n'ai pas pu. Elle m'a dit: "Voulez-vous être mon mari. Avez-vous des objections?" Alors, que j'aie dit oui ou non c'était la même chose.

—Mais tu pouvais ne pas répondre.

—C'est ce que j'ai fait. Alors elle m'a dit: "Qui ne dit mot consent."

**STATEMENT OF THE OWNERSHIP, MANAGEMENT, CIRCULATION, ETC., REQUIRED BY THE ACT OF CONGRESS OF AUGUST 24, 1912, OF**

**L'Abeille de la Nouvelle Orleans**

**PUBLISHED EVERY WEEK AT NEW ORLEANS, LA.**

**FOR SIX MONTHS ENDING APRIL 1, 1923.**

**Publisher:** The Times-Picayune Publishing Company, New Orleans, La.; **Editor:** L. K. Nicholson, New Orleans, La.; **Business Manager:** John F. Tims, Jr., New Orleans, La.

**OWNERS:** Names and addresses of all stockholders of The Times-Picayune Publishing Company: Mrs. Cecile Genereux Baker Estate of Mrs. Mary C. Baker, Albert Baldwin, Estate of D. G. Baldwin, Inc., G. B. Baldwin, John H. Baldwin, Robert B. Baldwin, Mrs. Sarah V. Baldwin, Seth J. Baldwin, Mrs. J. M. Black, J. W. Bostick, Chas. J. Conrad, Frank Dameron, Mrs. Alma Baldwin Denegre, George Denegre, Miss Gertrude M. Ann Helen H. Fell, Mrs. M. G. Foster, Mrs. E. L. Ginner, Mrs. Hilda Phelps Hammond, Cleo Hanna, Mrs. E. M. Hanna, J. R. Hanna, A. P. Howard, C. H. Hyams, C. H. Hyams, Jr., C. H. Hyams, III, Hugh McInnes, Harry McEnergy, Mrs. Alice G. Miller, D. D. Moore, L. K. Nicholson, T. P. Nicholson, L. and Y. Nicholson, Nicholson Realty Co., Laurence O'Donnell, Edmund Phelps, Mrs. J. G. Pool, Mrs. Emma M. Quintero, Thomas G. Rapier, Mrs. A. N. Reed, H. J. Seltzer, Benjamin T. Waldo, Mrs. Edna Teal Waldo, W. J. Walton, Mrs. Amelia B. West, Wheeler & Woolfolk, L. A. Winterhalter, of New Orleans, La.; Henry F. Baldwin, Jr., of El Paso, Tex.; Charles S. Clark, Indore Hershfeld, Mrs. Isabel LeBaron, A. H. Morris, D. H. Morris, Miss Arthemis B. Ottman, of New York City, N. Y.; John L. Ebaugh, of Winston-Salem, N. C.

**Known bondholders, mortgagees and other security holders, holding 1 per cent or more of total amount of bonds, mortgages or other securities:** No bonds; no mortgages; no other securities.

**JOHN F. TIMS, JR., Business Manager.**

Sworn to and subscribed before me this 11th day of April, 1923.

(Seal) **EDWARD HASPEL,** Notary Public.

(My commission expires at my death)

**CRESSEND—Dédé, Jeudi, le 5 avril 1923, à 7 heures du soir, âgé de 80 ans et 10 mois, JOSEPH CRESSEND, époux de feu Désirée Mistral, natif de France, et résident de la Nouvelle-Orléans depuis 50 ans.**

Les parents, amis et connaissances de la famille, croix de ses fils, John B. et Louis M. Cressend, et de sa fille, Mme E. B. Bacrisse, ainsi que les officiers et membres de la Société Française, sont respectueusement informés que les funérailles ont eu lieu de la résidence de son fils, John B. Cressend, No. 4516 rue Perrier, entre Jena et Cadix, Samedi, le 7 avril 1923, à 2 heures de l'après-midi. Le service religieux a été célébré à l'Eglise Ste. Anne, avenue des Ursulines, près Galvez.

L'inhumation a eu lieu au cimetière St. Louis No. 3, avenue Esplanade.

### La Fumée de Tabac

Est ut le à la santé... Si on n'en fait pas abus

L'intoxication pour les fumeurs de toute catégorie (il n'est pas question ici des priseurs et chiqueurs) n'est pas aussi grave que certains le prétendent. En effet, dans le public on a tendance à dire que le tabac empoisonne par sa nicotine.

Le docteur E.-P. Roger a voulu vérifier cette croyance et il a procédé aux expériences suivantes:

Il a pris dix grammes de caporal ordinaire et il les a lessivés à l'alcool et à l'eau pour en extraire, comme il convient, toute la nicotine. Il a obtenu un liquide suffisamment visqueux pour tuer un chien pesant 25 kilos.

D'autre part, il a pris une deuxième fois dix grammes de caporal et les a fait brûler dans une sorte de pipe arrangée pour récupérer la totalité de la fumée produite. Il a retiré ainsi tous les corps contenus dans la fumée de tabac. Le liquide résultant a été incapable de tuer un cochon d'Inde de 1,800 grammes et à tout au plus dérangé légèrement l'intestin d'un chien de 28 kilos.

Pourquoi cette différence? Le feu purifie tout, certes, mais dans cette expérience la combustion avait détruit les poisons nicotiniens en les transformant en substances peu dangereuses: créosols, phénols, pyridine, etc., excellents antiseptiques des voies respiratoires, un peu irritants peut-être, mais qui, selon les conceptions de MM. Moureu et Duffrais, ont des qualités antioxygène. Ces propriétés pourraient servir à arrêter la vitalité des microbes qui ont besoin d'oxygène pour se développer.

Donc une cigarette ou un cigare, fumés dans les supports convenables et toujours propres ou une pipe, sont peu toxiques; au contraire, légèrement laxatifs, antiseptiques et presque utiles à la santé, si l'on n'en abuse pas.

En cas de certaines épidémies, les fumeurs sont rarement atteints. Par exemple, la méningite cérébro-spinale s'observe tout à fait rarement chez les fumeurs.

Il serait intéressant de savoir ce que la fumée de tabac fait sur la grippe.—Docteur P.-L. Rehm.

### LE COUT DE LA VIE

Washington.—Le bureau des statistiques ouvrières fait rapport que le prix de détail des denrées, du 15 février au 15 mars, a diminué dans quinze villes américaines et augmenté dans dix autres. Ces changements ne dépassent pas un pour cent.

### ON DEMANDE

Des brochures, des livres et des vieux journaux, même que des magazines publiés en Français dans la Louisiane. Aussi des notes rendus de l'Assemblée Louisiana avant 1900. La réponse doit indiquer les noms, dates et les prix. Ecrire F. 266, T.-P.

### Se Sentait Fatiguee Tout le Temps

Une dame de l'Indiana dit qu'elle était épuisée et souffrait de reins. Prit Cardui et fut rétablie.

Richmond, Ind.—"Je vous écris quelques lignes pour vous dire que je dois me sentir bien et que je n'ai plus peur de l'automne et de la grippe. C'est tout grâce à Cardui. Je ne regrette pas, car je suis maintenant capable de faire tout mon travail et aussi faire mes emplettes.

"J'ai cinq enfants, dont quatre à l'école, mon mari et un pensionnaire à servir, et je fais tout mon travail pour tous et trouve du temps pour m'amuser. Nous faisons tous des lavages de Cardui. Chaque femme malade et épuisée devrait prendre le Cardui.

"Je souffrais des maux de reins et de faiblesse dans mes membres. Je pouvais à peine me trainer—épuisée, toujours fatiguée.

"C'était un supplice pour moi d'essayer à faire quelque chose, mais le Cardui me fit tant de bien que je me sens une différente personne."

Si vous êtes dans une condition physique épuisée, souffrant comme cette dame de l'Indiana, essayez honnêtement le Cardui. Il vous aidera. Cardui est purement un tonique médical végétal pour les malaises féminins, qui faisait des merveilles dans dix milliers de cas comme ceux décrits plus haut.

**CUNARD**

Les plus rapides et plus confortables paquebots du monde entier. Excellent traitement des passagers. Il existe un agent dans votre localité ou dans la ville voisine.

**POUR LA FRANCE, VIA CHERBOURG**

EN 4 JOURS

TOUTS LES MARDIS MAURETANIA ANQUITARIA BRETAGNE CUNARD LINE

286 St. Charles St. New Orleans, La.